Franz Liszt.

Geb. 1811 den 22. Oktober in Ungarn, im Dorfe Raiding bei Oedenburg.

STAATS-
BIBLIOTHEK
· BERLIN ·

Franz Liszt.

1841.

Aus Briefen der Generalin von Czettritz=Neuhauß an ihre Stieftochter Isidore von Litzing in Münster.

(Marie von Czettritz=Neuhauß, geb. Victor aus Posen, verwittwete Doktorin Brei=nersdorf, geschiedene Lüttke; Schwester von Fräulein Robert; gest. in der Schweiz, an den Folgen eines Sturzes.)

STAATS-
BIBLIOTHEK
· BERLIN ·

Liszt.

Zu Weimar betrieb er die Aufführung einer Oper Wagner's, wobei er große Schwierigkeiten zu überwinden hatte. Noch zuletzt machte ihm Hr. Vitzthum von Eckstädt ernste Vorstellungen, die Oper werde dem weimarischen Publikum nicht gefallen, dasselbe sich verletzt fühlen, daß man ihm dergleichen aufdringe. Liszt überdrüssig antwortete darauf kurzweg: „Ach was! Halb links, Halb rechts, ich gehe meinen Weg gerade durch!" Hr. von Vitzthum gründete auf diese Äußerung eine Klage, Liszt habe das weimarische Publikum beleidigt. Das Stadtgericht in Weimar verurtheilte ihn auch wirklich zu einer Strafhaft, aber das Appellationsgericht zu Jena sprach ihn frei. —

Franz Liszt.

Er kam aus Italien nach Wien. Die Fürstin Melanie von Metternich, die immer mit den Leuten etwas geradezu verfährt und sich keiner besonderen Zartheit befleißigt, redete ihn mit den Worten an: „On m'a dit que vous avez fait de fort bonnes affaires à Milan?" — Er antwortete: „On vous a trompé, Madame, je fais de la musique et laisse les affaires aux banquiers et aux diplomates." —

„Nun, Sie wollen alles Altklassische in der Musik vernichten?" fragte ihn 1855 zu Berlin in einer Gesellschaft Ranke sehr ungebührlich. Liszt antwortete: „Halten Sie mich denn ganz und gar für einen dummen Jungen, Herr Professor?" Der wirklich dumme Junge blieb hierauf stumm. —

STAATS-
BIBLIOTHEK
· BERLIN

Varnh. m 18.

Liszt

Bildniß, Notizen

Autograph

Lipst, 27. Dec. 1841.

STAATS-
BIBLIOTHEK
· BERLIN ·

Franz Liszt. (Weimar.)

F. Liszt

Fr. v. Kattenburg.

STAATS-
BIBLIOTHEK
· BERLIN ·

F. Liszt's

CONCERT.

Eintritts = Karte.

F Liszt

STAATS-
BIBLIOTHEK
· BERLIN ·

Meine Nichte Marie – ein begabtes
Mädchen – componirte kürzlich Ihr Göthe-
Lied: „O gieb vom weichen Pfühle u. s. w.
ganz gut u. empfunden, dünkt mich. Wenn
es ordentl. gedruckt, schicke ich es od. sie es Ihnen. –
Auch Ihre Lieder freuen uns sehr! – Ihren unerklär-
lichen Talent mit Liszt betreffend, habe ich fortgesetzt. –

Meine Adresse in Leipzig ist: „Stadt Rom"
bis etwa 12 Mai – später: „Blankenburg
bei Rudolstadt – in Thüringen."
Hier: „Stadt Wien" – weil jene andere
Wohnung in einem neuen ganz feuchten
Hause war. —

STAATS-
BIBLIOTHEK
BERLIN

Franz Liszt.

Brief an Fr. v. Bacheracht 1840.
" " " " Glettritz 1842.
5 " " Bettina v. Arnim 1841–53.
Brief " Vaerst 1844.
4 " " den Fürsten Pückler 1853 u. o. J.
" " Schlesinger 1854.
Albumblatt 1858.

Liszt an Frau von Bacheracht.

Manchester, 4. Dez. 1840.

Fr. v. Bacheracht.

Liszt an Fr. von [illegible]. Manchester, 4. Dez. 1840.

STAATS-
BIBLIOTHEK
· BERLIN ·

Quel charmant rayon au milieu des brouillards épais qui m'oppressaient ? Une lettre de vous, Madame, et si pleine de choses bienveillantes et si délicieusement exprimées ! — combien je vous en remercie et combien j'en suis charmé ! Je n'osais en vérité me flatter d'un souvenir aussi doucement prolongé !

Depuis que j'ai quitté Hambourg il m'a été donné de <u>vivre</u> 4 ou 5 jours. Maintenant je ne fais que me <u>supporter</u> tant bien que mal, au milieu

Fr. v. [illegible].

de choses et de gens quasi insupportables. Il faut s'y pâtiner pourtant, sauf à mourir à la tâche, comme le cheval d'arlequin, — ou bien aussi cette pauvre Malibran qui est morte dans cette même chambre, d'où je vous écris. Nous en avons parlé je crois. C'était une femme abondante (comme on disait pour V. Hugo) qui a peut-être bien fait de s'en aller avant le temps. Qui sait? Elle aurait ~~[illegible]~~

bien pu finir par un voyage
à St Petersbourg et chanter
faux comme la Pasta. Triste
revers des choses humaines !

Vous avez relu les lettres d'un
voyageur : c'est selon moi le
livre le plus original de la
littérature contemporaine, celui
qui marque le plus profondément
l'individualité de George Sand.
Lettres au Malgache et à Rollinat
surtout me semblent merveilleuses.
Quant à celle dont vous me
parlez j'en ai toujours gardé
une petite rancune à mon
illustre ami. Elle m'y fait
dire une bêtise de plus que
je n'ai dite (ce Enfantin n'est-il

par un brave homme ?!) je n'ai
jamais pu digérer cela.
Du reste, le fragment sur
l'orgue de Fribourg et la
lettre à Meyerbeer sont tout
à fait dignes d'elle.
Vous avez raison de ne point
faire de voeux pour mon
bonheur — Il y a plus de six
ans, je disais à Arabella "j'aime
mieux être richement malheureux
que pauvrement heureux." Le
sort m'a peut-être servi à
souhait.
Ai-je besoin de vous dire que
ce serait un bien vif plaisir
de venir vous retrouver à Hambourg ?
vous savez cela, n'est-il pas

vrai ? et il y a un tout petit
bout de coquetterie à vous, de
paraître en douter.

A revoir donc, Madame, et
surtout puisque vous me le
permettez, à *récrire*.

Mille tendres et respectueux
hommages

[illegible]

Je ne me souviens plus bien de
ce que Fétis a pu penser de
moi ; je sais seulement que
je lui ai répondu dans la
Revue *musicale* où son article
avait paru. Si vous êtes
curieuse de connaître ma lettre

je vous l'envoverai.

Comment vous remercier de l'envoi des cigares? c'est une veritable charité que vous faites. Rien au monde (en fait de [illegible]) saurait m'être aussi agréable.

Manchester 4 December 70.

Liszt an Bettine von Arnim. Tilsit, 15. März 1841.

STAATS-
BIBLIOTHEK
BERLIN

15 Mar 1841

An der rauschenden Donau

Ich müsste dir noch schreiben
bevor ich weiter gebracht würde.
Es drängt mich noch
Dir — zu deinem morgigen
Gruss.

La force magnétique de nos
deux natures, s'augmente je
crois par la distance extérieure.
Je ne puis te dire à quel
point ta lettre m'a émerveillé

Bettine.

et émue. Et pourtant j'ai
commis une grande profanation
— mais ce n'a été qu'après bien
des prières et ~~avec~~ la certitude
qu'il n'en pouvait résulter
aucun inconvénient pour toi.
Bref, j'ai permis que cette
lettre fut lue par Nernst (Nernst) et
sa femme (car j'ai été malade
au lit pendant 24 heures à Tilsitt, mais
cela importe peu) — et j'avais
à peine dit ~~[illegible]~~ oui, que j'en
éprouvais un amer regret.

Pardonne moi
Nachdem du mich gewürdigt hast
mit mir vertraulich zu sprechen,
begreifst du doch es mir
unausstehlich und ungereimt
scheint wenn anders zu schreiben wollen.

~~J'ai~~ Je ai lu une grande partie
de ton livre. ~~le~~ Manche Seiten klingen wie eine
Musik. D'autres
wie verklärte
me ravissent come les plus charmants
paysages que j'ai entrevus dans
ma jeunesse, alors que ma vie
avait encore un charme à Mitau
Je t'enverrai de ~~Mitau~~ Mitau
la ~~musique~~ musique, telle que j'imagine que
je devrais la chanter de cette
poesie de Goethe

Der du von dem Himmel bist,
alles Leid und Schmerzen stillest
etc

Grüsse herzlich deine lieben
Töchter – und schreibe bald
und viel –

adressire an Herrn Geheimen
Rath und Ober Post Director
Herrn Schlott
Er wird gefälligst alles besorgen was
mir nach Petersburg adressirt ist.

Liszt an Bettina von Arnim. Petersburg 15/27 Avril. Avril 1841.

STAATS-BIBLIOTHEK BERLIN

(1840)

J'ignore si j'ai pu démériter auprès de vous, ou, s'il y a une raison quelconque qui vous fait garder le silence. Mais ce silence m'est pénible et m'attriste ; et je ne puis m'empêcher de vous le dire. Dites moi à votre tour que le [illegible] qui

Bettina.

nous avons passés ensemble
ne vous ont pas laissé un
mauvais souvenir. et que
vous serez toujours bonne
et bienfaisante pour
moi.

Voici une dizaine de jours
que je suis à St Petersburg;
probablement j'y passerai
environ trois semaines ou un
mois. après quoi il

faudra aller m'enterrer
quelques mois dans je ne sais
quelle forêt (j'ai toujours
aimé les forêts et le printemps
venu je n'aspire qu'à voir
remuer des feuilles) avant
de reprendre ma vie vagabonde
qui paraît devoir continuer. +:
La brochure de Schober est
imprimée — j'ai chargé Brockhaus
de vous en envoyer 2 exemplaires.
Soyez assez bonne pour en
remettre un au Comte Teleky dont

+: F. Liszt in Ungarn? (1840)

Je ne sais pas l'adresse.

Le Comte Dimitri Nesselrode qui
remplace Oubril à Berlin, vous
apportera une ou deux chansons
de ma façon

„Lass! ich bin des Treibens müde!"

et aussi „Es war ein König in Thule"

dont vous ferez des papillotes
si bon vous semble.

Baisez les mains de vos
charmantes filles pour moi,
et ne me mettez pas au rebut:
parmi ceux qui vous admirent
et se permettent de vous aimer
il n'en est pas de plus sincèrement dévoué

F. Liszt

Franz Liszt an Bettina von Arnim.

Berlin, im Februar 1842.

Bettine.

STAATS-
BIBLIOTHEK
· BERLIN ·

A 6 heures
et demie chez
Sibylle je serai
chez vous —
nous irons chez
Madame Schickel
si bon vous semble

— J'ai donné
hier une demi
main à
Armgart (que
j'adorerais si
elle me le
permettait) — je

ne puis pas anié=

quent me déplacer

9 heures aujourd'hui

la 3me strophe

du Mignon's Lied

soit avant tout

apprise. Mlle

Schinkel.

mille respectueuses

tendresses

F L

Franz Liszt an Bettina von Arnim.

STAATS-
BIBLIOTHEK
· BERLIN ·

Berlin, im Februar 1842.

a 6 heures et demie, chère Sibylle, je serai chez vous — Nous irons chez Madame Schinkel si cela vous semble — J'ai donné hier mes deux mains à Armgard (que j'adorerais si elle me le permettait) — je ne puis par conséquent me dispenser d'écrire aujourd'hui la 3me strophe du Mignon-Lied, soit avant soit après Mde Schinkel

Mille respectueuses tendresses.

FL.

Liszt
an Bettina von Arnim.

Weimar, 3. April 1853.

STAATS-
BIBLIOTHEK
· BERLIN ·

Herzlichsten Dank für die Lieder Dedication. Es freut mich daß Du mich dazu werth hältst und ich verspreche dir die Lieder auswendig vorzusingen wenn wir uns wieder sehen. Vielleicht sogar bringst Du mich ~~wieder~~ von neuem zu einer Lieder Stimmung die mich drängt einige derartiger aufzuschreiben. Meine früheren Lieder sind meistens zu sentimental aufgebläht und häufig zu vollgestopft in der Begleitung. Jetzt kömmt es mir vor als wenn ich auf meinem richtigen Weg endlich gelangt wäre, und diese Wiedergeburt ohne welcher Christo kein Heil verheißt, geistig und musikalisch vollbracht hätte. Meine Werke sollen davon Zeugniß geben

Bettina.

und findest Du einiges Behagen daran
so wird mir dies sehr wohl thun.

Entschuldige bestens dass ich Schott's
erwähnt habe, indem ich Dir die Nibelungen
„Überschwemmung" (wie Du das Werk nennst)
zusandt. Ich glaubte dass Du mit Schott
in beständigen und freundschaftlichen
Verkehr ständest. Ist dass nicht der
Fall, so habe ich natürlich keine Veranlassung
dich mit einer ähnlichen Bitte zu behelligen.

Den armen Cornelius hast Du Unrecht
gethan ohne es zu vermuthen. Deine
Briefe hat er nicht erhalten und
er war ganz betroffen als ich ihm von
Deiner Ungnade sagte. Sicherlich wird
er Dir gleich nach seiner Ankunft in
Mainz (er reiste dahin den andern Tag als ich ihm
den betreffenden Inhalt deines Briefes mittheilte)
geschrieben haben. In Weymar blieb er
diesmal 14 Tage und wohnte bei mir auf

der Altenburg. Gegen Herbst will er nach
Belgien um dort seine Arbeiten und Studien
im kirchlichen Styl und Gregorianischen Gesang
weiter zu bringen. Die zwei 4 stimmigen
Messen die er im vorigen Sommer und Herbst
geschrieben hat, befriedigen mich sehr, und
berechtigen zu ganz bedeutenden Erwartungen
von seinem Schaffen auf dem kirchlichen Gebiet.

Joachim schickte mir dieser Tagen
ein großes Instrumental Werk (nahe an 100
Partitur Seiten) „Ouverture zu Hamlet" –
Wir wollen es nächstens hier aufführen, und
Mitte Mai, bei den Vermählungs Feierlichkeiten
der Prinzessin Amalia erwarte ich Joachim
für die Hofconcerte.

Zur Vermählung deiner Tochter Marie, empfange
meine aufrichtigsten Felicitationen. Wenn sie
diesen Sommer in Bonn zubringt ist es möglich
daß ich Ihr meine gehorsamste Aufwartung dort mache, im
Zurückkommen von meinem Züricher Ausflug.
Solltest Du dich wieder in der Frankfurter Gegend
aufhalten, so laß mir es wissen – da ich
diesen Jahr wahrscheinlich mich etwas mobil

machen werde.

Hans concertirt in Wien wo er sich nach und nach besser einfinden wird. Als Model von Schreibfaulheit kann er einstweilen gelten denn seit er von hier weg ist hat er mir noch nicht eine Zeile geschrieben. Joachim war ihm mit diesem schönen Beispiel vorangegangen; er übertrifft es aber noch.

Als Tages-Neuigkeit von Weymar melde ich Dir daß die Erbgroßherzogin das Duett aus Lohengrin ([illegible] hat) gestern vor einer zahlreichen Gesellschaft (bei sich) vortrefflich gesungen hat. Zu Ihrem Geburtstag (8ten April) wird französische Comödie (von Dilettanten) im Schlosse gespielt wozu sich natürlich Souper und Ball anreihen.

Tausend herzliche Grüße von „Frau und Kind", — und nochmals schönen Dank für die Lieder Widmung die sehr ehrt

Deinen

FLiszt

Weymar 9ten April 1853.

Liszt

Joachim, an Bettina von Arnim.

1853.

STAATS-
BIBLIOTHEK
BERLIN

Im Namen Abelar's und
Claudin, lade ich ergebenst
und unterthänigst zu dem
Carlsruher Musik und Volksfest
als Volk und Musik Freundin.
Joachim, Bülow, Cornelius
und Reubke trifft Du hier
ganz bereit Dir als garde d'honneur
zu dienen – und ich verspreche
Dir einen famosen Tusch abblasen
zu lassen wenn Du in den
Saal eintrittst – In 8 bis 10
Stunden kömmst Du bequem bis

Bettina.

Weber — und es wäre wirklich
recht schön von Dir —

Dein

F. Liszt

27 Sept. 1853.
Erbprinz in Carlsruhe —

Mit Vergnügen gebe ich meinem innigen
Wunsch, Sie, geehrter [illegible], bei Gelegen-
heit des Musikfestes hier in Carlsruhe
zu begrüßen das Wort. Ich [illegible]

würde einigen Bogen der freudigsten
Schwung verleihen, wenigstens dem
meines Wunsches bessmäu, der nächsten
Tage entkommen solle, und dem

Ihr

in [illegible] Verehrung
ergebenen

Joseph Joachim

Liszt 1841.

Madame la Baronne

Bettina von Arnim

21
unter den Linden Berlin

STAATS-
BIBLIOTHEK
BERLIN

Bettina
von Arnim

STAATS-
BIBLIOTHEK
· BERLIN ·

Franz Lißt an Marie von
Czettritz).

Amsterdam, 15. Aug. 1842.

Fr. v. Czettritz.

Franz Lißt an Marie von Czettritz. Amsterdam, 15. Dezemb. 1842.

STAATS-
BIBLIOTHEK
· BERLIN ·

Je m'empresse Madame
la Baronne de vous remercier
du charmant billet que
vous m'avez fait parvenir
par l'entremise de M. [illegible].
D'ici à huit jours je
passerai par Munster et
terminerai du mieux qu'il
me sera possible le petit
différent de ces Dames, si
excessivement flatteur d'ailleurs
pour moi.

contre l'habitude, l'annonce
dans les journaux de ma
nomination comme maître de
chapelle en service extraordinaire
à la cour de Weymar, est
exacte. C'est un chaînon
de plus qui me rattache
à l'Allemagne et dont
je me félicite particulièrement.
Aurai-je le bonheur
de passer quelque temps à
Nonnenwerth cet été? J'y
je veux l'espérer.

sehen mich noch diese
Woche — „Hinaus, hinaus!“
„so schreit mich der Feldmeister!“

Je crains que vous ne
puissiez pas faire grand usage de
cette malheureuse Lorelei? —
mais ~~[illegible]~~ Dieu aidant je viendrai vous
la chanter quand les beaux
jours reviendront.

Mille respectueuses tendresses
— rappelez moi au bon souvenir
du Général — et gardez
moi un grand bout d'indulgence
et un petit bout d'amitié

F. Liszt

Amsterdam 15 Decembre 1842.

Madame la Baronne

de Czedritz

$7\frac{1}{2}$

Nonnenwert

per Oberwinter

Prusse rhénane.

STAATS-
BIBLIOTHEK
· BERLIN

Lißt an Varnß.   Berlin, 6. März 1844.

STAATS-
BIBLIOTHEK
BERLIN

Cher Baron,

quelque mal sonnant que puisse être pour vous le titre de Prima Donna du théâtre de Weymar, et quelque peu de confiance que doive vous inspirer une recommandation d'un maître de Chapelle Weymarois, je ne m'en suis pas moins ~~tant tant~~ de protéger Mlle Ottenburg, Prima Donna du theater de Weymar, auprès de vous. Son intention est de donner quelques Gastrollen à Breslau. Elle a une jolie voix, chante agréablement, est bonne musicienne et bonne et gentille personne — Le tout à prendre ou à laisser — mais tachez de prendre!

Mille choses affectueuses et tiens

F. Liszt

6 mars Berlin 44.

Varnß.

Monsieur le Baron
de Vaerst

Breslau

Liszt.

Pückler
STAATS-
BIBLIOTHEK
· BERLIN ·

Je suis désolé, cher prince, qu'un maladresse de mon domestique (à qui j'avais cependant fait les plus sévères recommandations) m'ait privé du plaisir de passer une partie de la soirée avec vous. J'espère que vous serez assez bon pour m'en dédommager à

Pückler

mon retour de Bedenberg et

car autrement je serais trop puni affe

d'une faute entièrement

involontaire. Je ne suis

rentré que deux minutes d

après vous – et j'avais

su où vous retrouver j'aurais

couru immédiatement pour

vous rejoindre.

mille pardons encore

et mille compliments
affectueusement dévoué

F. Liszt

Dimanche matin.

Monsieur le prince
Pückler - Muskau.

Liszt.

Pückler

Je songe à vous, cher prince,
l'Erlkönig pour un pensionnat
de jeunes personnes !
„Ich liebe dich, mich reizt
„deine schöne Gestalt ! und
„bist du nicht willig, so
„brauch ich Gewalt !!
Quel texte, quelle leçon de
morale ! comment voulez vous
que je me charge d'un rôle
aussi pervers ?
Demandez moi l'Erlkönig
quand vous voudrez, chez vous,

chez moi, ou mieux encore,
chez l'adorable princesse que
vous savez . . . . mais grace
pour aujourd'hui.

à 7 heures précises vous me
trouverez Stadt Frankfurth
vous attendant. Je suis
extrêmement désireux de faire la
connaissance de votre belle protégée.

Je n'ai fait que

rêver aux merveilles que vous
m'avez montré hier. Quelles
délicieux automnes (seul) vous devez
passer là, au milieu de
tant d'enchantements...
mais j'oublie que vous n'y
êtes jamais — un secret
instinct (dont parle René)
vous tourmente et vous pousse
ailleurs.
Pardon de tout ce bavardage
et mille compliments affectueusement
dévoués

F. Liszt

Liszt Pückler

BATH

STAATS-
BIBLIOTHEK
·BERLIN·

Je ne sais comment vous remercier,
cher prince, de votre gracieux
envoi. Rien de plus charmant,
de plus fantastique ... et
venant de vous, rien de plus
précieux ! J'entends trop bien mes intérêts
pour ne pas accepter avec
empressement l'aimable invitation
que vous voulez bien me faire
pour demain soir. Je serai
exact, contre mon habitude
et me réjouis à l'avance

de cette bonne soirée que je vous devrais.

Veuillez bien agréer, cher Prince, l'expression de mes sentiments les plus admiratifs et les plus dévoués

F. Liszt

Jeudi soir.

Monsieur le prince
Pückler-Muskau

Franz Liszt

an Fürst von Pückler.

Weimar, 23. Juni 1853.

STAATS-
BIBLIOTHEK
·BERLIN·

Mon Prince,

Le Docteur (quelque docteur il y a..) auquel vous voulez bien accorder quelques lignes d'intérêt, les mérite beaucoup plus à titre de malade qu'à celui de Docteur, si bien que sans l'aide de Docteurs de plus hautes sciences et de plus illustres facultés en tête desquels il se plaît à vous révérer depuis long temps, il risque fort d'être bientot relégué parmi les incurables — <u>surnuméraires</u> à la recherche de quelqu'hopital qui resterait à fonder. — Durant les cinq années de traitement dont la Providence l'a fait jouir à Weymar, il n'est guère arrivé à autre chose qu'à varier et revarier son mal. C'est là une sorte de mieux qui à la longue peut aussi bien n'être qu'un <u>pire relatif</u> et finir par

devenu tout à fait intolérable. Or s'il y a pour
lui mille façons différentes de "désespérer alors qu'on
"espère toujours" il n'est qu'une pour le tirer
d'affaires, une fois pour toutes; et celle là, je puis
vous l'assurer sur l'honneur et mon parfait savoir
serait à la lettre <u>simple comme bonjour</u>. Il s'agirait
tout bonnement de daigner vouloir, et il n'en
coûterait qu'un seul mot, pour me rendre le
plus heureux et le plus reconnaissant des hommes.
Au lieu de cela on perd le temps à administrer à notre
pauvre Docteur force drogues très peu inodores qui ne
font qu'irriter et gâter ses humeurs, sans qu'il
en résulte même grand profit pour les "honest apothicary"!
La seule consolation qui lui reste c'est de "
rencontrer de loin en loin quelque homme d'esprit
et de cœur qui lui veut du bien en compensation
de tout le mal que lui font les sots toujours
méchans par réflexion et amour propre. Vous

comprenez, mon Prince, combien il a été sensible à
votre lettre, et quoiqu'il advienne, quelque désespéré
qu'on puisse rendre son état, il vous sera certes trop
sincèrement reconnaissant pour la part que vous prenez
à son sort en ce bas monde, pour jamais enfreindre
les plus scrupuleuses règles de la discrétion, qu'il est
du reste plustot disposé à l'exagérer qu'à amoindrir.

Il attendra donc patiemment que vous vouliez bien
lui communiquer verbalement la recette que vous avez
l'amicale bonne grâce de lui promettre — et ne se
permettra d'autre intempérance de régime et de langue
que de se recommander respectueusement à la continuité
bienveillante de votre souvenir.

F. Liszt

Weymar 23 Juin 1853.

Copie von Lißt

Pückler an Franz Liszt.

Schloß Branitz den 26t. Jan. 1858.

Mein gütiger Gönner

Diesmal schreibe ich Ihnen deutsch, weil ich als Supplikant vor Ihnen erscheine, und deutsch ist unterwürfiger, obgleich ich dennoch wage das Hochwohlgeboren wenigstens zu unterdrücken, denn Leute wie Sie brauchen keinen andern Titel als Ihren Namen, und regieren überdieß mit der seltensten [illegible], nämlich der, die von Gottes Gnaden Genius geboren wird, wie ~~Göthe~~ Goethe es benennt: eine Entelechie mächtiger Art.

Dieser entbiete ich nun meinen ehrfurchtsvollen Gruß, und komme, als Entelechie geringerer Art, zu meiner nur ganz prosaischen, aber nicht weniger dringenden Bitte.

Ich ersuche Sie eine vielseitige Freundin von mir in Ihren Schutz zu nehmen, die Gräfin Wasewald, die durch eine unglückliche Heirath alle Mittel unabhängig leben zu können verloren hat, sich ihren Unterhalt selbst erwerben will, und hierzu, ihrer innern Neigung folgend, einen künstlerischen Beruf gewählt.

STAATS-BIBLIOTHEK BERLIN

132

133

Pückler an Franz Liszt.

Ich selbst habe ihr dazu Weimar vorgeschlagen, wo so viel Begeisterung in der Luft schwebt, wenn auch nicht alle Weimaraner von dieser Luft leben, aber doch viele, und diese, hoffe ich, werden der guten, für alle Kunst so innig empfänglichen, Schülerin den schweren Anfang gern durch Nachsicht und freundliches Entgegenkommen zu mildern suchen.

Wer könnte dazu mehr beitragen in der Weimarschen Künstlerwelt, als Sie, sowie die eben so geistvolle als edle Fürstin Wittgenstein, und – ich kann keine treuere Bezeichnung finden – der sanfte Engel, Ihre Tochter.

Die Gräfin bei diesen Damen einzuführen, denen ich mich selbst zu Füßen zu legen bitte, ist also mein zweites Gesuch, nach dessen Erfüllung ich, in Verbindung mit Ihrem Wohlwollen, der Gräfin für ihren künftigen Aufenthalt in Weimar nichts Besseres mehr wünschen kann.

Das Haus der Fürstin von so natürlich erscheinender, ostentationsloser, verbindlicher Gastfreiheit, wo Jeder in seinen Geisteskräften erregt wird, und doch Keiner der größten Freiheit entbehrt, wo so oft die auserlesensten Kunstgenüsse mit einander abwechseln, und wo jeder Gast nur gilt, was er ist, nicht wie er heißt – gewährt ja allein schon einen Genuß, der irgend für das Gute und Schöne empfängliche Naturen, über manches Ungemach hinwegführen, manches frühere Leiden sie in so wohlthuender Geselligkeit eine Zeit lang vergessen lassen mag.

Doch nun genug. In Wahrheit ehrerbietigst

Ihr ergebenster H. Pückler.

Franz Liszt
an Schlesinger
in Berlin.

STAATS-
BIBLIOTHEK
· BERLIN ·

Weimar, 30. September 1854.

Mille remerciements, mon cher ami de votre aimable envoi de l'Etoile du Nord que j'ai parcouru avec un très vif intérêt. Veuillez bien m'excuser si en retour je ne vous adresse pas quelque Fantaisie <u>étoilée</u> — mais absorbé comme je le suis depuis deux ans par mes ouvrages Symphoniques je n'ai plus du <u>tout</u> l'esprit nécessaire au confectionnement des Fantaisies — et j'imagine que les Patineurs resteront mon oeuvre <u>dernier</u> en ce genre. Ce nonobstant je vous offre volontiers quelques pages pour votre Album silésien,

Gr. v. Wartensleben.

L'idée fixe d'après Berlioz ne peut
pas vous servir à cet effet, car ce-
morceau est la propriété de Mechetti
à Vienne et je ne pourrais d'aucune
façon vous conseiller de le publier de
nouveau. Mais en cherchant un
peu dans mes paperasses rien n'empêche
que je vous envoie du nouveau –
Dites moi seulement pour quand
il vous faut ce morceau et vous
l'aurez. J'ai été très affairé
cette semaine, de manière qu'il m'a
été impossible de travailler. Il y
a bien plusieurs brimborions dans mes
tiroirs dont je puis disposer – mais
avant de les mettre à la gravure
il faut que je les revoie et que je

les mettre au net — dans cinq
ou six jours je pourrai vous expédier
ma quote part pour votre Album
qui se composera probablement d'une
espèce de Valse —

Votre ami Mr Wohlers m'a été
une visite fort agréable. Il a eu
la complaisance de me faire entendre
deux morceaux de Violoncelle qui
ont un cachet de distinction qu'on est
peu accoutumé à rencontrer dans ce
genre de compositions (d'ordinaire fort
décomposées) et son talent d'exécution
mérite les meilleurs éloges —

Tout à vous
F Liszt

30 Sept 54. Weymar

Je vous enverrai l'idée fixe en compagnie
de la Valse mobile.

30/9 59 Weimar
Liszt

Liszt.

STAATS-
BIBLIOTHEK
· BERLIN ·

L'art est le ciel de la terre auquel on ne fait jamais appel en vain contre les oppressions de cette vie.

F. Liszt

Weymar mai 58.

Fürstin Wittgenstein.

A. Kunßberger.

STAATS
BIBLIOTHEK
· BERLIN ·

Königsberg ce 2 Mars 48.

Monsieur,

Je me crois obligée de vous communi-
quer la cause de notre départ pré-
cipité. Mr Liszt reçu vers le milieu
de la nuit une estaffette de la prin-
cesse; il lui est arrivé un grand mal-
heur, car ses terres ont été incendiées.
Dèsque Liszt l'apprit il voulut aus-
sitôt partir pour la frontière, et
j'ai eu toute les peines du monde
pour l'en empêcher et le convaincre
qu'il ne pouvait aider personne et
seulement se nuire à lui-même.
Edouard ou un des gens du prince
Lichnowski, auprès duquel Liszt s'est
rendu, pourra facilement se rendre
à la frontière et attendre là la
princesse. Vous comprendrez ai-
sément combien j'y ai souffert,
et ce que je souffre encore aujour-
d'hui. Je suis à Königsberg, mais
l'état de ma faible santé m'empêche

de.

de continuer mon voyage. Les
douleurs de ma poitrine sont telles
que je crache du sang — ce que
j'ai aussi écrit à Mr. Liszt. Je
me suis adressée ici à un médecin,
et celui-ci m'a donné le même
conseille que j'ai déjà reçu du
professeur que j'ai consulter à Wei-
mar, cependant l'état actuel de mon
corps ne me permet pas de me
servir du remède qui pourrait
aisément me nuire. O mon Dieu,
comment tout cela finira-t-il?
je vous assure que je pense en fré-
missant à l'avenir, et pas pour moi...
parceque je n'ai que faire de cette vie;
mais lui — ô qu'il soit heureux!
Veuillez donc, Monsieur, m'écrire bien-
tôt et beaucoup et rapportez-moi
surtout tout ce que vous savez de
lui. Il est bien vrai que je lui ai
écrit mais il n'y a que trois jours
et je suis par conséquent sans
réponse

réponse. Si je ne connaissait pas
votre bonté pour moi je me garderais
bien de vous ennuyer par mes
plaintes. — Je vous prie de saluer
et d'embrasser de ma part Ma-
dame votre mère et votre ten-
dre épouse ainsi que vos chers
enfants. — Il faut se reposer sur
Dieu qui dirige tout dans ce mon-
de et saura aussi tout changer
à sa volonté. Si vous daignez
me répondre, je vous prie d'adres-
ser votre lettre à <u>Memel</u> <u>post-res-
tante</u> où je me rendrai dès que
l'état de ma santé le permettra.
Je vous prie de ne rien dire à Leipz
de ce que je vous ai communiqué sur
la princesse. Monsieur <u>Strick</u>
est très bien portant et vous salue
de même que moi en attendant bien-
tôt une réponse. Saluez aussi Mr.
de Schober si vous le voyez.

Votre servante

A. Flachsberger.

Varnh. a 33.

Liszt

Ausschnitte.

STAATS-
BIBLIOTHEK
· BERLIN ·

Novemb.
1857.

Lißt's Schüler und Kunstangehörige.

Es ist nicht ohne Interesse, die Liste von Lißt's Schülern, Kunstangehörigen, Freunden und Gesinnungsgenossen kennen zu lernen, welche bei dem, am 22. October dieses Jahres, zu Lißt's Geburtstagsfeier in Weimar aufgeführten Festspiel „Des Meisters Bannerschaft", in einer „Gallerie von Zukunftsportraits" vom Dichter G. Treumund (Steinacker) vorgeführt wurden. Sie bilden ein sehr respektables Heer von 60 Namen, unter welchen sich theils sehr gefeierte, theils mehr oder minder bekannte Künstler befinden, nebst einer Reihe von Schülern, die einst noch in die Welt treten sollen.

Nach Vorgang des Verfassers theilen wir sie in vier Gruppen.

Erste Gruppe: Ferne Kunstangehörige: Hans von Bülow in Berlin, Franz Kroll in Berlin, August Conradi in Berlin, Joachim Raff in Wiesbaden, Dionys Pruckner in München, Carl Klindworth und Eduard Reményi in London, William Mason in New-York, Alexander Winterberger in Rotterdam, Ivan Nelissoff in Petersburg, Alexander Ritter in Stettin, Joseph Joachim in Hannover, Ferdinand Laub in Berlin, Hans von Bronsart in Paris, Carl Fendrich in Freiburg, Rudolf Viole in Berlin, Jadassohn in Leipzig, Ferdinand Dräseke in Dresden, Hermann Cohen, jetzt Frere Augustin, Karmeliter-Mönch in Paris.

Zweite Gruppe: Kunstjüngerinnen: Frl. Clara Riese in Leipzig, Frau Agnes Denis-Street in Brüssel, Frau Josephine Teinzmann-Elmen aus Prag, Frau Sophie Pflughaupt aus Petersburg, Frl. Martha von Sabinin aus Petersburg, Frl. Marie Gärtner in Gotha, Frl. Marie von Soest in Erfurt, Frau Rosalie von Milde in Weimar. Frl. Helene von Heimburg in Weimar, Frl. Louise Wolf in Weimar, Frl. Emilie Genast in Weimar, Frau Jeannette Pohl-Eyth in Weimar.

Dritte Gruppe: Kritische Kunst-Bannerschaft: Franz Brendel in Leipzig, L. A. Zellner in Wien, Richard Pohl in Weimar, Arnold Schlönbach in Mannheim, Albert Hahn in Rotterdam.

Vierte Gruppe: Anwesende Kunstangehörige: Das Weimarische Streichquartett der Herren Singer, Stör, Wallbrück und Coßmann; die Sänger Feodor von Milde und Friedrich Caspari in Weimar und Eugen von Soupper aus Pesth; endlich die jüngere Schule von „Neu-Weimar's Componisten- und Virtuosen-Banner": Peter Cornelius aus Mainz, Leopold Damrosch aus Posen, Julius Reubke aus Berlin, Eduard Lassen aus Brüssel, Jakob Baur aus Straßburg, Louis Hartmann aus Neuß (bei Düsseldorf), Carl Tausig aus Warschau, Alfred Dietrich aus Thüringen, Robert Pflughaupt aus Berlin, Ludwig Jungmann aus Weimar, Ferdinand Schreiber aus Hannover, Theodor Ratzenberger aus Thüringen, Ludwig Rothfeld aus Ofen, Joseph Huber aus Sigmaringen, Karl Bärmann aus München, Fritz Altschul aus Prag.

Diese Liste zeigt hinlänglich, wie bedeutend die Anzahl der Künstler ist, welche, aus Lißt's Schule hervorgegangen, oder sonst mit ihm in engerer Beziehung, jetzt in der Kunstwelt theils schaffend, theils lehrend, theils ausübend thätig sind. Die Linie der Ausbreitung zieht sich von New-York über

London bis Petersburg; Holland, Belgien, Frankreich sind in den Kreis gezogen, fast alle Centralpunkte Deutschlands sind mehr oder minder stark berührt. — Rechnet man hierzu nun noch jene Reihe bedeutender Componisten, die, mit Lißt eng befreundet, in gleicher Richtung mit ihm streben: einen Richard Wagner, Hektor Berlioz, Litolff, Rubinstein u. A., so muß man gestehen, daß die vor etwa zehn Jahren beginnende Kunstbewegung der sogenannten „Zukunftsmusik“ schon ein überraschend großes Terrain gewonnen hat, welches durch theilweise sehr hochbegabte, durchweg aber talentvolle, rührige und energische Köpfe, erfolgreich bebaut und erweitert wird.

Bücherschau.

Aus dem Schwäbischen Volksleben. Erzählungen von Paul Stein. Leipzig, Friedrich Ludwig Herbig, 1857.

Die Literatur eines Volkes ist der Ausdruck seines geistigen und sittlichen Lebens. Greifen wir zurück in die Geschichte aller Völker, so ist es ihre Literatur vor allem, welche uns die reichhaltigsten Aufschlüsse giebt, am zuverlässigsten die nationellen Unterscheidungszeichen und den Geist der Zeiten offenbart. Vergebens hat man in Momenten der Verirrung Dualismus auch im Reiche der Poesie zu predigen versucht, Scheidung der äußern Lebensverhältnisse von der innern dichterischen Anschauung; beides ist unzertrennlich, eines stets der treueste Reflex des andern. Wir selbst leben ausschließend in einer Zeit spekulativen Denkens, großartiger industrieller Erfindungen, riesiger Fortschritte der Wissenschaft; die ganze Richtung unseres Jahrhunderts ist eine durchaus reelle, auf klare Anschauung und möglichste Ausgleichung der äußern Lebensverhältnisse gerichtete, und nothwendig tragen auch unsere meisten Literaturerzeugnisse das Gepräge dieser herrschend praktischen Richtung, lehnen an den allgemein gültigen Zeitgeist an. Die höhere Poesie, Drama und Epos liegen fast gänzlich brach, während der sociale und psychologische Roman und die so allgemein beliebte Volks- oder Dorfgeschichte mit vollen Segeln den literarischen Ocean beherrschen. Indessen der sociale und psychologische Roman tief an das Mark aller äußern und innern Lebensverhältnisse greift, beschäftigt sich die Volks- oder Dorfgeschichte damit, uns das Leben des Volkes und namentlich der Dorfbewohner in seiner poetischen Eigenthümlichkeit vorzuführen, und gewinnt dadurch besondern Reiz gerade jetzt, wo die weit geöffneten Schleusen geselligen Verkehrs und industrieller Ausbeute alle diese so verschiedenen und stets charakteristischen nationellen Besonderheiten unbarmherzig verschlingen. Doch glaube man ja nicht, weil diese Art ländlicher Erzählungen sich nothwendig in kleinen Verhältnissen und unter einfachen Menschen bewegt, so sei es ein Leichtes, sie zu schreiben; die vielen mißglückten Versuche dieser Art dürften am gründlichsten solche irrige Ansicht widerlegen; denn — entweder man merkt diesen sogenannten poetischen Bauern sogleich ihren ganz städtischen Ursprung an, oder sie präsentiren sich in ihrer ganzen nackten, oft sehr beschmutzten Alltäglichkeit, ohne jeden festlichen Anflug, ohne jede poetische Berechtigung. Die gute Volks- oder Dorfgeschichte meidet nach den unumstößlichen Gesetzen des Schönen ebenso sorgfältig alles Rohe und Gemeine, als hohle Unnatur; sie idealisirt, ohne zu lügen, sie malt nach der Natur. Hiezu gehört ein durchaus nicht gewöhnliches poetisches Talent und die noch seltenere Gabe, sich ganz in das Volk hineinzuleben, ihm seine geheimsten Regungen abzulauschen, was bei dem meist stolzen, mißtrauischen Kastengeiste des ächten Bauern nur durch die schärfste Beobachtungsgabe und jahrelanges, inniges Zusammenleben erreicht werden kann. Zu den gelungensten Schöpfungen dieser Art gehören die bei Herbig in Leipzig vor Kurzem erschienenen „Erzählungen aus dem Schwäbischen Volksleben“ von Paul Stein, der, selbst ein Schwabe, ächt Schwäbische Luft und inniges Verständniß des Landes und seiner Bewohner in jeder Zeile wahrnehmen läßt. Die erste Erzählung „Der Segen der Sterbenden“, ein Sittengemälde aus der Steinlach, nach des Verfassers eigenen Worten einem der anmuthigsten Thäler Würtembergs, das sich durch seine eigenthümlichen Sitten und Gebräuche wie durch einen ganz bevorzugten schönen Menschenschlag auszeichnet, spielt zur Zeit des russischen Feldzuges, zu dem auch Würtemberg sein Contingent stellen mußte. Mit wahrer Meisterschaft verwebt hier der Autor in die mannigfaltigste und blühendste Sittenschilderung eine zwar einfache, doch unendlich rührende Herzensgeschichte. Aus der Wohnung des reichen Bauern in die Hütte des armen Tagelöhners tretend, lernen wir die Conflicte zwischen Arm und Reich kennen, sehen dort, ganz wie bei uns, junge liebende Herzen unter diesem Drucke bluten und vergebens gegen die Macht des Geldes ankämpfen. — Die zweite Erzählung „Die junge Hexe“ führt uns in ein wohlhabendes Dorf der Schwäbischen Alb. Hier ist es nicht die Geld-, sondern die ländliche Standes-Aristokratie mit ihrem starren eigensinnigen Festhalten am Alten, Gewohnten, welche in dortiger Gegend noch jetzt eine scharfe Grenze zwischen dem Bauern und Söldner, dem Söldner und Tagelöhner zieht und dieselben Conflikte, dieselben Leiden und Kämpfe verursacht. Die höchst

Concerte des Orchestervereins

unter Leitung des Herrn Musikdirectors Julius Stern.

STAATS-BIBLIOTHEK · BERLIN ·

Fünftes Concert

unter Leitung des Herrn

Hof-Kapellmeisters Dr. Franz Liszt.

Berlin, den 6. Dezember 1855

Abends 7 Uhr

im Saale der Sing-Akademie.

Franz Liszt, geb. 1811 in Reiding, einem kleinen Orte des Königreiches Ungarn, ist zur Zeit Grossherzoglicher Kapellmeister in Weimar. Seine ersten Studien machte er in Wien, hielt sich dann aber, als sich der Werth seiner Begabung herausgestellt hatte, in Paris auf. Unterbrechungen kürzerer Art führten seine Reisen als Virtuos mit sich, für längere Zeit verliess er jenen Kreuzweg aller geistigen Bedeutendheiten, da ihn seine dermalige Gemüthsbeschaffenheit die Einsamkeit in der Schweiz und in Italien aufzusuchen trieb.

Liszt ist ein Character des Handelns, treibende Bewegung im grandiosen Maassstab ist das Wesen seiner Geistesthätigkeit, die stets Ziele scharf ins Auge fasst. Der Zustand der Ruhe im Lyrischen ist deshalb in dem Gegenstande seiner Kompositionen gemeinhin die Folie für den in seiner Entwickelung stets gährenden und fortdrängenden Gedanken.

Compositionen von Franz Liszt.

1. „Les Préludes." Symphonische Dichtung für Orchester.

Den Anstoss zu dieser „symphonischen Dichtung" gab das Gedicht „Les Préludes" in den Méditations poëtiques von Lamartine. Liszt selbst nennt es in den Erklärungen, welche er zu seinen sämmtlichen symphonischen Dichtungen herausgegeben hat, eine treffende Eingebung des Dichters, „das Leben, als eine Reihenfolge von Präludien zu einem unbekannten Gesang, dessen erste ernste und feierliche Note der Tod anstimmt", anzusehen.

Ein der Musik eigenthümlicher Vorzug ist jedoch die klare Evidenz, mit der die Harmonie des Vorwurfs in seiner Entwickelung der Folge nach hervor-

Im Interesse der Zuhörer werden die Thüren mit dem Beginne des Concertes geschlossen, und die später Kommenden gebeten, nach dem Abschlusse der einzelnen Sätze einzutreten.

tritt, und oft sieht sich der Musiker veranlasst, Aenderungen zu Gunsten dieses Umstandes zu machen, welche bei dem Gedichte weniger nöthig sind.

Lamartine erkennt das erste Zeichen des erwachenden Geistes im Menschen, nachdem das Geschäft der körperlichen Entwickelung abgemacht ist, in dem Sehnen nach dem Idealen, das sich bei dem Mangel an innerem Stoff gewöhnlich auf andere Menschen überträgt und Liebe wird. Eine solche Liebe trägt die Enttäuschung schon im Keime, und die Fragen, die Verzweiflung, welche einen Sturm in uns erheben, führen ihn auf das Feld des Krieges, um in blinder Leidenschaft aus der Nichtachtung aller Menschlichkeit sich den Lorbeer zu holen. Diese Anspannung muss jedoch erlahmen und friedlichere Gedanken müssen sich einstellen: sie treiben ihn, wie den grossen Römer, auf das Land und sein Geist ist nicht zu gross, um sich in ein Sandmeer von Kleinigkeiten nicht verlieren zu können.

Die Einleitung beginnt mit einem zweimaligen Anpochen des Streichquartetts, dem sogleich das Motiv folgt, welches den Menschen, als das auf Erden unlösbare Problem, uns vor die Seele führen soll; es drängt sich immer mehr zur Steigerung zusammen und führt zu dem grossen Gedanken, der uns am Schluss noch einmal begegnet: einem Bilde des Menschen nach dem Kampfe. Jetzt folgt er im ersten und zweiten Satze der Lamartine'schen Gedankenreihe; dann aber flüchtet Liszt sich auf das Land, da ihn das Fragen und Zweifeln nach dem sich abdämpfenden Kampfe zur Meditation drängt. Hier aber fühlt er gleich einem Achilles die Last der leichten Frauengewänder unerträglich schwer, und greift zu Helm und Schwert. —

Werfen wir von einem andern Standpunkte aus den Blick auf die Composition, so erkennen wir ein viersätziges Orchesterstück mit Introduction in ihr, das in allen Sätzen dasselbe, oben bezeichnete Motiz verarbeitet und zu neuen Dingen entfaltet.

2. **Ave Maria** für gemischten Chor mit Orgelbegleitung.

Die Gemeinde singt. Einzelne erheben den Gesang, die Andern folgen. Späterhin treten nur die Stimmen allein auf, wo der Gedanke dem Wesen ihres Stimmcharakters am Nächsten liegt. Es steht dem Tenor wohl an, das „Ave Maria gratia plena", dem Bass das „Dominus tecum", dem Sopran das „benedicta tu in mulieribus" u. s. w. früher anzustimmen, als die ganze Masse. —

Ave Maria gratia plena. Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui, Jesus. Sancta Maria, Mater Dei! Ora pro nobis peccatoribus nunc et in hora mortis nostrae. Amen. —

3. **Erstes Klavier-Concert** (Es-dur) mit Orchesterbegleitung, vorgetragen von Herrn von Bülow.

In dem Programme des ersten Conzertes des Orchestervereins ist Näheres über das wahre Wesen eines individualisirten Instrumentes inmitten des Orchesters gesagt worden. —

Wir begegnen trotz des von Liszt festgehaltenen Grundsatzes, den Lauf eines grossen Musikstückes nicht durch einschneidende Pausen zwischen den einzelnen

Sätzen zu stören, leicht vier Sätzen, dem ersten, Allegro maestoso, einem Adagio, einem Scherzo und einem Vivace. —

4. **Torquato Tasso.** (Lamento e Trionfo.) Symphonische Dichtung für Orchester.

Die Veranlassung zu der Komposition gab das Goethe-Fest in Weimar, zu dem Liszt gebeten wurde eine Ouvertüre zum Goethe'schen Torquato Tasso zu schreiben. Liszt schrieb in Folge dessen — keine Ouvertüre — die „symphonische Dichtung", welche das Wesen des Dichters zum Vorwurf hat, wie es, bei den Kollisionen, welche ihm von Aussen her kamen, hervortreten musste.

Italien ist der Boden Tasso's — Italien die untergegangene Königin. — Zwar trägt die Adria die langsamen Gesänge der Gondoliere noch in die Ferne, zwar hört man dort noch immer die ersten Strophen des befreiten Jerusalems;

Canto l'armi pietose e'l Capitano
Che'l gran sepolcro liberò di Christo!

nach alter Weise singen, allein geschwunden ist die Herrlichkeit.

So beginnt Liszt mit dem Motive der Tonweise der Schiffer; und die Klage, da sie sich gesättigt, führt uns zu der eben berührten Weise. Diese erhebt sich zu ihrer ganzen Fülle, sie hebt uns an die Seite des Dichters und ruft all' den Schmerz von Neuem hervor, der bei der Betrachtung seines Schicksales sich uns aufdrängt.

So sehen wir uns zu Tasso geführt, und der zweite Satz (im Menuett-Rhythmus) zeigt uns den Liebling im Hofleben. Inmitten dieser glitzernden Flatterhaftigkeit hören wir von Neuem jene erste Melodie, wir sehen unter dem Hofgünstling auch noch den Dichter. Beides aber streitet sich um die Herrschaft und führt hierdurch zur Katastrophe, da es sich unlösbar gegenübersteht.

Der Krisis folgt die neue Erkräftigung — das Schwache zerbricht — des Starken Haupt umstrahlt hinterher ein neuer Glanz. Tasso's Wesen siegt, der blaue Himmel, die unerschöpfliche Kraft des italischen Geistes reichen sich zu seiner Belohnung die Hand — dasselbe Motiv, welches uns einmal melancholisch in die Vergangenheit zog, welches selbständig sich aus dem Getändel hervorarbeitete, führt uns jetzt zu dem Triumphe, dem Lohne der eigenen Göttlichkeit unseres Inneren.

5. **Der 13te Psalm** für Solo, Chor und Orchester; die Soli vorgetragen von Fräulein Geiseler, dem königlichen Hofopernsänger Herrn Formes und Herrn Sabbath.

Chorcompositionen setzen nicht bloss menschliche Stimmen voraus, sondern auch Menschen, denen diese Stimmen angehören. Wir haben uns also unter einem Chore und unter den Soli's nicht nur quantitative Verschiedenheiten vorzustellen, sondern geistig motivirte Abwechselungen oder richtiger Gegenverhältnisse.

Hier befinden wir uns inmitten einer Menge, die sich — sei es in Folge von Erlebnissen oder ausserordentlichen Einwirkungen — in derselben Gefühlsstimmung befindet, und der Bedeutendste unter ihnen giebt dieser Stimmung die Form

in Worten. Der Chor wird sich dadurch seiner selbst erst bewusst und stimmt ein. Jener, einmal an der Spitze der psychischen Aktion, wird das Organ, welches jetzt nach dem ewigen Gesetze der „Bewegung“ uns dem inneren Leben der Menge, das Stück „Volkes“ folgen lässt. — Die Unzahl von Bearbeitungen der Psalmen aber sind ein Beweis für die innere Wahrheit und die schwunghafte Gluth, welche in ihnen liegen.

Der 13te Psalm.

Herr, wie lange willst Du meiner so gar vergessen! wie lange verbirgst Du Dein Antlitz vor mir! wie lange soll ich sorgen in meiner Seele und mich ängstigen in meinem Herzen täglich! —

Wie lange soll sich mein Feind über mich erheben! —

Schaue doch und erhöre mich, Herr mein Gott! Erleuchte meine Augen, erleuchte meine Seele, erhöre mich, dass ich nicht im Tod entschlafe; dass nicht mein Feind rühme, er sei meiner mächtig geworden, und meine Widersacher sich nicht freuen, dass ich niederliege. —

Ich hoffe aber darauf, dass Du so gnädig bist, mein Herz freuet sich, dass Du so gerne hilfst. —

Ich will dem Herren singen, dass er so wohl an mir gethan. —

— v

(Albert Hahn.)

Buchdruckerei von Gustav Lange in Berlin, Friedrichsstrasse 103.

STAATS-
BIBLIOTHEK
· BERLIN ·

der neutralen Flagge während eines Seekrieges ein Beitrag braucht. Eines solchen Hülfsmittels bedarf es aber hier nicht einmal, wo das souveräne Belieben über alle Gesetze der Harmonie und Melodie eben so wie über die des Rhythmus sich hinweghebt.

Launenhaft, abenteuerlich und formlos ist der Charakter dieser Musik, im Ganzen und im Einzelnen betrachtet, sie verschmäht alle symmetrische Gliederung und polyphone Arbeit, statt dessen phantasirt der Komponist umher, beschäftigt sich mit einem Einfall, bis er dessen müde geworden, bringt dann etwas Neues, wiederholt gelegentlich das Alte, alles nach Willkür und zufälliger Eingebung. Das erste Thema ist das freie Produkt des Tondichters, aber weiterhin wird er abhängig von dem eignen Geschöpf und muß der innern Dialektik seiner ersten That Folge leisten. Das Grundmotiv gliedert sich in Vorder- und Nachsatz, breitet sich zu Perioden aus und gebiert eine Fülle von Formen und Gestalten, bis es sein Wesen erschöpft hat. Diese wunderbare Architektonik unserer Orchestermusik, in der sich die volle Energie und ernste Größe des deutschen Geistes offenbart, wird als lästige Erbschaft und verächtliches Formenwerk bei Seite geworfen, nur damit der Inhalt der eigenen Subjektivität den freiesten Spielraum habe. Um aber dahin zu kommen, mußte zuvor das Orchester Beethoven's und Haydn's uniformirt und dramatisirt werden. Berlioz, Meyerbeer und Wagner hatten in dieser Beziehung schon viel gethan, und Liszt brauchte nur auf dem vorgeschriebenen Wege ein paar Schritte weiter zu gehen. Die Instrumente sind keine unterthänigen Sklaven, sondern Wesen von selbständigem Charakter, die jedem Beginnen hartnäckig widerstreben, welches sie ihrer ursprünglichen Sphäre zu entrücken sucht. Nur dem Tondichter folgen sie willig, der liebevoll nach ihren Stimmen hinhorcht und in ihr Verständniß eindringt. Naturhörner und Naturtrompeten mit ihrer lückenhaften Skala, aber um so

veröffentlichen zu dürfen. — Aus dem jüngsten Berichte der

energischeren Klangfarben wurden unbequem, und an ihre Stelle trat die dienstbeflissene Schaar der Ventil-Instrumente, kommandirt von der „stierstimmigen" Tuba und begleitet von großer und kleiner Trommel, Triangel und Becken und dem übrigen Schallapparat, der mit dem Tonreich nichts mehr gemein hat und nur noch Geräusch macht. Das Arsenal aller Völker und Zeiten ließe sich auf solche Weise zum Besten des Effekts und der materiellen Wirkung musikalisch verwerthen, und es ist nicht abzusehen, warum man es nicht mit klirrenden Lanzen, rasselnden Schilden und blechbeschlagnen Keulen einmal versucht. Jene rohen Gesellen vom Exerzierplatz trugen nun aber den ganzen Tumult der Militärmusik in den Concertsaal, das Streichquartett und die Holzinstrumente mußten sich ihrer brutalen Gewalt fügen, und der kunstvolle Bau des alten Orchesters wurde zertrümmert. Man lese darüber den trefflichen Abschnitt im Buche von Marx nach: die Musik des 19. Jahrhunderts und ihre Pflege.

Fassen wir alles Gesagte zusammen, so erscheint dieses ganze Streben, das sich für einen neuen Fortschritt und die Vergeistigung der Tonkunst ausgiebt, als die Rückkehr in die früheste Vergangenheit, als ein Untertauchen in jenes uranfängliche Schall- und Klangreich, aus dem sich durch die Arbeit von Jahrtausenden endlich die Musik der neuen Zeit als jüngste Schöpfung des Menschengeistes auf dem künstlerischen Gebiet emporhob. Man löst die Kunst in eine zusammenhangslose Reihe wilder Naturlaute und roher Interjektionen auf und vernichtet so ihr innerstes Leben.

Die Kompositionen, welche der Abend brachte, waren „les Préludes", sinfonische Dichtungen für Orchester, Ave Maria für gemischten Chor mit Orgelbegleitung, erstes Klavierkonzert (Es-dur) mit Orchesterbegleitung, Torquato Tasso (Lamento e Trionfo) sinfonische Dichtung für Orchester, und der dreizehnte

den entgegengesetzten, einnähmen und als ob sich die Sache an-

Psalm für Solo, Chor und Orchester. Wir unternehmen es nicht, die einzelnen Werke zu charakterisiren, denn sie widerstreben wie alles absolut Willkührliche einem solchen Versuche. Ueberall bewegt sich der Komponist in Extremen. Auf den sinnverwirrenden Rausch folgt urplötzliche Ernüchterung, auf die phantastischen Visionen eines Fiebertraums äußerste Leere und Ermattung, auf die barocksten Modulationen überschwengliche Weisen, aus denen uns der süße Parfüm der italienischen Oper anweht. Unter allem Gehörten verletzte am meisten das Gefühl der dreizehnte Psalm, eine Komposition, im Verhältniß zu welcher die abenteuerliche Meyerbeersche Groteske auf diesem Gebiete keusch und maßvoll erscheint. Bei andern Arbeiten der Gattung hätten wir vor Allem die Frage zu erörtern, ob sie den Grundbedingungen des Kirchenstyls entsprechen. Aber dergleichen Betrachtungen erscheinen hier, wo es sich darum handelt, ob es überhaupt noch Musik ist, was wir vernehmen, als ganz unnütze ästhetische Subtilitäten. Aus unserer ganzen Erfahrung wissen wir kein zweites Beispiel anzuführen, in welchem zu Gunsten der handgreiflichen Wirkung Harmonie und Melodie, die Natur der Stimmen und der Instrumente so gemißhandelt wären, wie hier. Auf die Leistungen des Orchesters, der Sänger und des Herrn v. Bülow, der das Klavierkonzert spielte, näher einzugehen, fehlt uns heute der Raum. Eben so wenig können wir uns auf das ausgegebene Programm einlassen, das wieder einen um so komischeren Eindruck machte, je weniger eine solche Wirkung in der Absicht seines Autors lag. Später findet sich wohl die Gelegenheit, eine Anthologie aus den Werken dieses Humoristen wider Willen mitzutheilen.

— t.

STAATS-BIBLIOTHEK · BERLIN ·

Fünftes Konzert des Orchester-Vereins.

Die jüngste romantische Schule, welche sich selbst als die Zukunftsmusik bezeichnet, hat endlich einen großen Schlag gewagt und Alles aufgeboten, unsere Konzertsäle, in denen bisher Haydn, Mozart und Beethoven fast ausschließlich geherrscht, im Sturm zu nehmen. Im fünften Konzert des Orchester-Vereins am Donnerstag im Saale der Singakademie kamen lediglich Arbeiten von Franz Liszt unter persönlicher Leitung des Komponisten zur Aufführung, und die Partei, welche in dem berühmten Virtuosen und in dessen Freund Richard Wagner ihre vornehmsten Fhrer erkennt, knüpft an den Erfolg des Abends ganz besondere Hoffnungen. Unter der gemeinschaftlichen Devise der Zukunftsmusik haben sich bis jetzt die verschiedenartigsten Elemente zusammengefunden, welche, wie alle revolutionären Minoritäten, zunächst blos in dem Bruch mit den bestehenden Traditionen und dem leidenschaftlichen Wunsche, an deren Stelle etwas Neues zu setzen, einig sind. Es fehlt der ganzen Bewegung nicht an idealen Triebfedern, aber wir erblicken hier zugleich das sehnsüchtige Verlangen nach einem Fortschritt und ungestüme Thatenlust in engem Bunde mit eitler Effektsucht, gähnender Blasirtheit, künstlerischem Unvermögen und andern sehr zweideutigen Motiven. Da es der Gegenwart an wahrhaft produktiver Fähigkeit gebricht und sie sich doch nicht damit begnügen mag, bereits Geschaffenes nur in die Breite weiter auszuführen, mußte sie sich eine ganz neue Art von Kunst zurechtmachen, welche im richtigen Verhältnisse zu der eigenen Kraft stand und außerdem jeden Vergleich mit den Schöpfungen der Vergangenheit ausschloß. Die Lösung dieses Problems, die früher nur Einem oder dem Andern unklar vorgeschwebt, sprach endlich Richard Wagner in der Formel aus: „Die Musik ist nur ein Mittel des Ausdrucks, nicht dieser selbst.“ Ein Kunstwerk soll nicht Werth und Bedeutung in sich tragen, sondern nur das Gefäß eines anderweitigen, ihm ursprünglich fremden Inhalts sein.

Das Tonreich war damit der snbjektiven Willkühr Preis gegeben, denn es handelte sich nun nicht mehr darum, den Stoff nach inneren Gesetzen zu gestalten, sondern ihn als Mittel zum Zweck bestmöglichst zu verwenden. Ein Grundzug unserer Zeit, die Virtuosität, die auch außerhalb der Tonkunst, in der Poesie, Wissenschaft und selbst in der Politik glänzende Triumphe feiert, hatte, einer inneren Neigung folgend, die Musik seit jeher wesentlich als Mittel betrachtet, und mit beiden Händen griff sie nach dem Rechtstitel, der sich hier für ihre Praxis darbot. Merkwürdig ist es, daß, während Liszt als ausübender Künstler die ideale Seite des Virtuosenthums repräsentirt und sein Klavierspiel sowohl wie seine Transkriptionen und Bearbeitungen der Schubert'schen Lieder, Beethoven'schen Sinfonien und Bach'schen Fugen mit wunderbarer Genialität den tiefsten, geistigen Gehalt der Aufgabe erfassen, seine selbstständigen Werke gerade das Kehrbild von alledem darstellen, und daß dieselbe Individualität, die sich bei der Reproduktion so treu und innig dem Gegenstande hingiebt, in eigenem Schaffen alle Launen gewähren läßt und die Willkühr als höchstes Gesetz anerkennt. Diese Sinfonien und Kantaten sind Paraden der Virtuosität, die nur die Form wechselte und ihren Lieblingstummelplatz, die Tasten des Klaviers, mit dem Chore und Orchester vertauschte.

Liszt ist der Vollender des modernen Klavierspiels. Er hat jenem armseligen, abstrakten, schattenhaften Instrumente etwas von der Fülle, Schallkraft und dem lebendigen Kolorit des Orchesters mitgetheilt, dafür aber dieses selbst zu einem arbeitenden Mechanismus herabgesetzt. Er spielt Klavier mit dem Chore der Stimmen und der Instrumente, und wenn wir es dem einzelnen Pianisten allenfalls gestatten, sich selbst zum Gegenstande und Helden seiner Leistungen zu machen, so erscheint es schon ganz äußerlich betrachtet als eine unbillige Verschwendung von Athem- und Muskelkraft, ein ganzes Orchester aufzubieten, nur um das Ich des Komponisten zu feiern. Als Inhalt des Virtuosischen wurde der grenzenlose Despotismus jener Willkür bezeichnet, welcher die Objektivität für schlechthin rechtlos gilt und die in Allem außer sich nur Mittel zum Zweck sieht. Mechanisirung und Vernichtung alles Lebendigen und Organischen ist ihre vornehmste Aufgabe, denn kein selbständiges Dasein hat neben ihr Raum. Dieses Streben tritt denn auch in den Lisztschen Werken offen zu Tage, und wir haben es nach einigen Richtungen hin noch näher zu verfolgen. Zunächst zeigt es sich in der Art und Weise der Modulation, die sich fast ausschließlich in der sogenannten chromatischen Tonleiter bewegt, denn diese ist weiter nichts, als ein mechanischer Apparat, die äußerliche Sammlung aller möglichen Intervalle, während die diatonische Skala einen geschlossenen melodischen und harmonischen Organismus umfaßt. In der Folge der Halbtöne liegen die schroffsten Kontraste unmittelbar nebeneinander, und man kann in ihr mit aller Bequemlichkeit von einem Ende des Tonreichs in das entgegengesetzte hinüberspringen. Außerdem thut nach unausgesetzter chromatischer Mißhandlung ein einfaches Stück der Dur- oder Mollskala Wunder und scheint dem gepeinigten Ohre und Gemüthe eine melodische Erlösung voll himmlischen Wohllauts und Poesie. Mit kecker Hand greift der Komponist in die harmonischen Beziehungen, trennt, was naturgemäß vereinigt ist, und zwingt zusammen, was sich dem innersten Wesen nach widerstrebt. In der Musik der Neuern, namentlich tn den Werken Wagners, wird der verminderte Septimen-Akkord, dieser harmonische passe-partout, ein Schlüssel, der alle Thüren öffnet, bis zum Ueberdruß ver-

Nationalzeitung. 1855. 8. Dezember.